

Helmut Gransow et le paysage laurentien

Guy Robert

Volume 25, Number 101, Winter 1980–1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, G. (1980). Helmut Gransow et le paysage laurentien. *Vie des Arts*, 25(101), 56–58.

Helmut Gransow et le paysage laurentien

Guy Robert

Natif des Laurentides et réinstallé, après trop d'années dans la métropole, au cœur de leurs forêts, je connais bien les charmes et aussi les rugosités de ce paysage qui se déploie devant ma table d'écritures. Il ne s'agit pas ici des grandioses Laurentides de Charlevoix, mais bien plutôt des Laurentides du Curé Labelle et de Claude-Henri Grignon, entre Saint-Sauveur-des-Monts et Saint-Jovite.

Depuis mon enfance, je vois ce paysage se transformer d'une saison à l'autre en d'incroyables contrastes, qui ont naturellement attiré de nombreux peintres. On pense à Cullen, à Holgate, à Lyman, aux remarquables œuvres de Brandtner, à Marc-Aurèle Fortin, à Roberts, à Riopelle aussi, à Tonnancour.

Chacun y va de son point de vue, de sa manière, de son coup de pinceau. Mais peu d'artistes, à mon avis, se sont aussi complètement laissé imprégner de la substance même du paysage laurentien et l'ont aussi naturellement interprété que Helmut Gransow.

Et cela est étonnant, d'autant plus que Gransow n'a découvert nos Laurentides qu'au début de sa trentaine, et par hasard. Né en Allemagne, dans la Saxe, il étudiait les arts décoratifs et graphiques quand la guerre a éclaté en 1939. Après avoir étudié les beaux-arts à Berlin, il émigre au Canada, en 1949, et découvre, deux ans plus tard, le village de Morin Heights, à une cinquantaine de milles au nord de Montréal.

1. Helmut GRANSOW
Paysage du lac Memphrémagog.
Huile sur toile; 45 cm 7 x 61.
(Phot. Gabor Szilasi)





2. *Nature morte*, 1972.
Huile sur toile; 61 cm x 81,3.

Il s'installe en bordure de ce village laurentien, qui lui offre le calme et la poésie quotidienne de la vie champêtre, et continue de peindre, tout en faisant des illustrations pour des magazines et en participant aux expositions de la Société des Peintres-graveurs de Toronto.

Peu à peu, la nature laurentienne imprègne sa sensibilité d'artiste, et ses tableaux en traduisent à la fois les nuances et la puissance avec une maîtrise de plus en plus originale. (Car il y a une originalité qui est construite, méditée, conquise, souvent beaucoup plus solide et durable que l'autre originalité, improvisée sur un coup de chance ou d'intuition.)

Avant d'aller plus loin, je voudrais souligner le fait que Gransow n'est pas seulement peintre du paysage laurentien. Il a peint ailleurs, dans les Cantons de l'Est, au Vermont, en Floride, et, pendant son jeune âge, en Allemagne et un peu en France. Si, depuis une quarantaine d'années, il peint quantité de paysages, il a aussi pratiqué d'autres genres plastiques, et parmi sa vaste production de tableaux, dessins, gravures et monotypes, on peut mettre en évidence d'impressionnantes suites de nus et de natures mortes, comme celles qu'il a exécutées, il n'y a pas si longtemps, entre 1970 et 1974.

Dans ses nus et ses natures mortes comme dans ses paysages, Gransow ne semble pas s'intéresser tellement au *modèle* comme tel, au motif qu'il a devant lui. Ce qui semble davantage capter son attention, c'est ce qu'il peut en faire, c'est les éléments plastiques qu'il peut en dégager, c'est la composition picturale proprement dite. Et cela, avec une discrétion qui refuse de jouer les jeux faciles de la mode, avec une patience qui sait développer plusieurs *vues* différentes d'un même sujet d'inspiration, avec une façon qui laisse deviner son grand pouvoir de production.

Et pourtant, le succès a été plutôt long à venir, pour Gransow. On pourrait facilement trouver une raison de cette lenteur relative dans le fait qu'au cours de la décennie 1960-1970, la mode de l'art abstrait ou non figuratif repoussait dans l'ombre à peu près tout ce qui se rattachait aux grands courants du paysage, courants qui constituent cependant, dans l'évolution de la peinture, et particulièrement de notre peinture au Québec, une des voies ou artères les plus productives et les plus intimement liées à l'inépuisable source de la Nature, celle qui a su aussi bien nourrir Delacroix que Cézanne.

A première vue, les paysages peints par Gransow peuvent laisser indifférents des spectateurs distraits ou qui cherchent le sensationnel, les pirouettes de l'avant-garde, les effets de rhétorique. L'art de Gransow est au contraire sobre, calme, murmurant. C'est un art de pastorale, du bucolique, d'hymne champêtre. Sans rien de mièvre ni de complaisant. Sans rien de forcé ou de fabriqué. Avec une franchise et une fraîcheur qui rendent d'autant plus agréables l'évasion du vacarme urbain et l'évidence du bien-être rural, sans idéalisation romanesque.

D'un tableau à l'autre, ce sera la poésie toute simple, mais toute vraie aussi, d'une petite route de campagne, d'une ferme blottie parmi des bouquets d'arbres, des nuages qui voguent au-dessus des montagnes. A travers les saisons, au fil des heures de la journée, du lever du soleil jusqu'au crépuscule, l'œil du peintre demeure attentif à saisir les jeux inépuisables de la lumière sur ce qui l'entoure. Il ne s'agit pas pour lui d'en faire un reportage fidèle, une copie conforme. Il s'agit plutôt d'emmagasiner des sensations, des émotions, puis de les laisser décanter, de les laisser fermenter dans son imagination, jusqu'à ce que le pinceau puisse les traduire, les adapter, dans l'œuvre en cours sur le chevalet.

Longtemps, Gransow a peint sur le motif. Puis, pour toutes sortes de raisons, il a développé une approche différente et fait, lors d'excursions, beaucoup de diapositives qui constituent une sorte de banque visuelle, et qu'il projette ensuite dans son atelier jusqu'à ce que s'ébauche dans sa vision le germe d'un tableau, le désir d'une œuvre.

Gransow ne peint pas sur fond blanc, neutre, mais au contraire sur des fonds déjà préparés, déjà teintés de couleurs plus ou moins chaudes ou intenses. Et sur ces fonds, le peintre n'applique pas d'épaisses pâtes, mais plutôt de minces couches de pigments, qui se conjuguent et s'harmonisent à mesure que le tableau avance, jusqu'à son accomplissement, habituellement en une seule séance. Si le tableau ne correspond pas à ce que l'artiste en attendait, il est éliminé. Si, par contre, le tableau se tient bien, mais autrement que prévu, il pourra servir de point de départ à une autre œuvre.

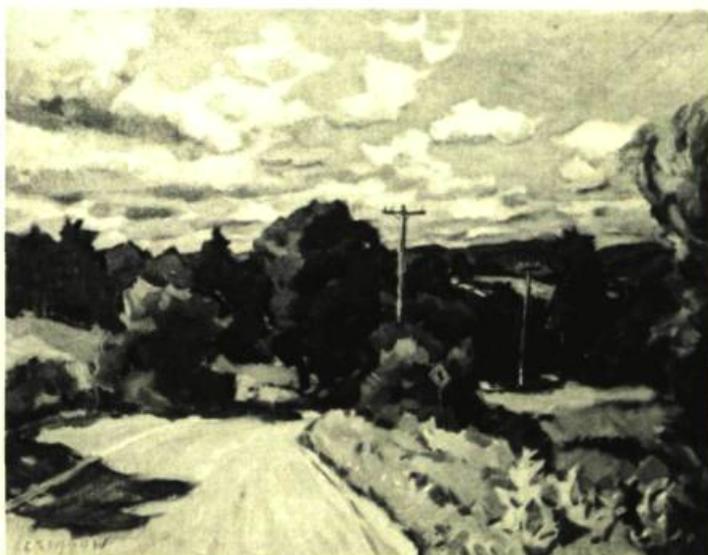
Et ainsi, de semaines en mois, en saisons, les œuvres se font, en formats variés, en suites tantôt plus denses et robustes, tantôt plus légères ou nerveuses. En pleine maturité, Gransow poursuit ainsi une carrière qui a longtemps été discrète, mais qui s'épanouit depuis sept ou huit ans aux cimaises des quelques galeries qui ont su lui faire confiance et peuvent maintenant obtenir de ses œuvres, qui méritent bien leur place dans les préférences des amateurs et des collectionneurs d'art, entre celles de Goodridge Roberts ou de Marc-Aurèle Fortin, non seulement au Québec mais, de plus en plus, à travers le Canada.



4. *Paysage des Cantons de l'Est*, 1978.
Huile sur toile; 45 cm 7 x 61.



3. *La Rivière du Nord à Shawbridge*, 1980.
Huile sur toile; 50 cm 8 x 40,6.



5. *Route laurentienne*, 1979.
Huile sur toile; 55 cm 8 x 71,1.